

LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS
FRANCE

Un an 6 fr.
Six mois 3 fr.
Trois mois 1 fr. 50

BUREAUX: 4 bis, rue d'Orsel, Paris

OUVERTS DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR
Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS
EXTÉRIEUR

Un an 8 fr.
Six mois 4 fr.
Trois mois 2 fr.

Mince de trouille, en Espagne ! L'ÉTAT DE SIÈGE A BARCELONE

Aristo mouché dans un gargot de la haute

SOCIALO MARSEILLAIS FRICOTTEUR



La Grande Trouille

Mille dieux, la peur rend les journaloux bougrement féroces !

Un de ces chieurs d'encre, qui n'a jamais pu vivre sans être attaché avec des saucisses ministérielles, Charles Laurent, réclame des gendarmes.

C'est lundi, dans sa feuille publique, *le Jour*, qu'il s'est fendu de sa réclamation. Le mossieu trouve probablement qu'il ne fait plus ses choux gras à salir du papier, aussi guigne-t-il le métier de pourvoyeur de bagne.

Des gendarmes ! Et pourquoi donc ?

Oh, les camaros, ne croyez pas que ce soit pour foutre les chéquards au clou, — faut pas parler de corde dans la maison d'un pendu.

Les gendarmes en question n'auraient pas d'autre turbin que d'arquepincer les anarchos, coupables de foutre la chiasse à Ch. Laurent et à quantité d'autres charognards de la haute.

Ces gendarmes, qu'on recruterait je ne sais où, vu le nombre qu'il en faudrait, foutraient le grappin sur tous les anarchos ; comme les prisons seraient trop étroites pour contenir cette foultitude de prisonniers on empilerait le trop plein dans les bureaux du *Jour*, qui de boîte louche, serait ainsi transformée en succursale de Mazas.

Ce ne serait pas pour longtemps, nom de dieu !

En effet, tous les juges s'attèleraient à la besogne pour condamner les anarchos, et comme la peine serait égale pour tous : la déportation ! y aurait pas grand tintouin.

Ensuite, oup ! Les fistons seraient embarqués pour une île de l'Océan, dans les parages de la Nouvelle.

Mais foutre, surtout pas à la Nouvelle ! L'ami de Charles Laurent, le roi des Grinches, Rothschild, a dans ce patelin des

mines de nickel ; or le séjour des anarchos pourrait apporter du trouble dans l'exploitation des galériens et des Canaques.

Comme tout cela est chouette ment imaginé ! Comme on voit, nom de dieu, que le Laurent est un type de précaution, ne voyageant jamais sans passe de chemin de fer : il a tout prévu pour purger la France des anarchos !

Sur cette île déserte ou l'honnête républicain voudrait qu'on envoie les anarchos faire les robinsons, la vie ne serait déjà pas si dégueulasse.

A condition qu'on ne soit qu'entre zigues d'attaque et que Charles Laurent ne vienne pas y fourrer son blair pour tripa-touiller et remettre les chèques et les pots-de-vin en honneur.

Eh oui, mille marmites, c'est comme je vous le dis : ce jean-foutre de chieur d'encre veut que sans lambiner on coffre tous les anarchos et qu'on les déporte aux cinq cent mille diables.

La gouvernance ne demanderait évidemment pas mieux que de suivre le conseil.

Encore faut-il le pouvoir !

C'est justement là le grand hic.

Les anarchos ne s'escamotent pas aussi facilement qu'un chèque.

Pour lors, afin de ne pas trop foutre à cran le rabatteur du *Jour*, et lui prouver ses bonnes intentions, la gouvernance s'est décidée à bouffer des merles faute de grives.

C'est-à-dire que c'est le *Père Peinard* qui va payer la casse, nom de dieu!

En effet, il paraît que sur la dénonciation de Laurent, les ministres ont décidé de poursuivre le dernier numéro du *caneton*.

—o—

Et dire que tout ça est occasionné par la dynamitade de Barcelone!

Quê tourtes que les bourgeois!

Ils font pareil à l'autruche qui, après avoir collé la moitié de son pif derrière un caillou, se figure qu'on ne lui voit, ni ses grandes gigues, ni ses fesses.

Sacrés niguedouilles, comprenez donc enfin que seriez-vous assez marioles pour extirper aujourd'hui pour demain de votre garce de société tous les anarchos qui y fourmillent, — ça ferait autant qu'un lavement foutu à la tour Eiffel.

Les anarchos ne sont pas un produit artificiel, ils ne s'amènent pas kif-kif des cheveux sur de la soupe.

Tant que la société actuelle existera avec toute sa pourriture, les anarchos pousseront plus vivement que les champignons.

Ce qui devrait vous en convaincre, ohé, les jean-foutre de la haute, c'est les tentatives ratées d'estrangouillement des idées de révolte.

En 1871, est-ce que Foutriquet, avec la complicité de tous les républicaillons, n'a pas essayé de serrer la vis au socialisme en massacrant le populo?

Il n'y a pas été avec le dos de la cuillère, nom de dieu, non!

La belle avance! Aujourd'hui, à peine vingt ans après, le socialisme est partout: tout le monde se proclame socialo, jusqu'à ce vieux singe à cul pelé, le pape Léon XIII.

Sans sortir de l'histoire anarchote, y a mèche de dégouter des exemples du même calibre:

En 1882, quand eurent lieu dans la région lyonnaise, les arrestations en masse d'anarchos, les crapulards de la haute se vantaient de n'arrêter les frais que quand ils auraient purgé le patelin de tous les gas à la redresse.

De fait, pendant trois ans, il ne faisait pas bon dans ces parages: pour un oui, pour un non, on était foutu au clou.

Dix ans ont passé!

Et fichtre, dans toute la vallée du Rhône, on remue les anarchos à la pelle: toutes les persécutions ont fini en eau de boudin.

L'an dernier, ne sachant plus ou donner de la tête, affolés par un homme: Ravachol! les gouvernants ruminèrent un grand coup de jarnac. Ils parlaient de râfler tous les anarchos, et peut-être que s'ils avaient osé dire leur idée de derrière la caboche, elle se serait trouvée conforme à celle lâchée plus bêtement que salement par Ch. Laurent: à savoir qu'il fallait déporter tous les anarchos.

Le Loup-Bête dût refouler, — comme devront refouler tous les idiots qui voudraient suivre les conseils du dénonciateur du *Jour*.

—o—

Ceci dit, parlons d'autre chose: j'ai constaté un drôle de fourbi, — que les camaros pourront remarquer comme moi.

Depuis la dynamitade du Liceo, Ravachol et Pallas ont monté d'un beau cran dans l'estime des richards. Eux, qui il y a quèques semaines étaient des monstres commencent à être côtés comme des bons garçons.

A preuve, la conversation de deux bourgeois que j'ai pigée au vol: ils rouspétaient ferme, ne pouvant pas se faire à cette idée que les responsabilités des misères sociales puissent retomber sur leur tronche.

Comme j'ai les plats à barbe assez ouverts, j'ai pas perdu une bouchée de leur jaspinage:

« Croyez-vous, grognait l'un, rien ne les arrête, ces sales anarchos! Ils s'en prennent à nous, maintenant... C'est abominable, cette explosion de Barcelone!... Je comprends encore des coups à la Ravachol: il en voulait à des magistrats, il est allé chez eux... Le mieux, c'est Pallas! Au moins celui-là avait du nerf: il voulait faire son affaire à Martinez Campos, il a risqué sa peau! Là, je comprends ça.

— Je suis comme vous, répliquait l'autre, j'ai de l'estime pour Pallas: il a attaqué son ennemi en face... Par exemple, que dites-vous de cet espèce d'animal qui a flanqué un coup de tranchet au ministre de Serbie?... Si maintenant il suffit de porter une décoration pour risquer de servir de cible à un de ces enragés, que deviendrons-nous?... »

J'aurai bien voulu en piger plus long, mais foutre, y a pas eu mèche!

—o—

Evidemment les deux pleins de soupe qui dégoisaient n'avaient pas tous les torts en voyant l'avenir en noir.

Il est certain que les beaux jours sont passés pour les richards et toute la séquelle!

Les anarchos vont de plus en plus les empêcher de roupiller. Y aurait bien un moyen, pratique et radical pour leur couper la chique, — ou du moins les rendre inoffensifs.

Ce serait de foutre leurs idoches à exécution.

Que les patrons donnent leurs démissions d'exploiteurs;

Que les juges quittent leurs jupons et balancent leurs balances à faux poids;

Que les ratichons s'en aillent confesser les oies au paradis;

Que les gouvernants se bornent à se gouverner eux-mêmes;

Au total, que toute la racaille de la haute déblaie le plancher, de manière à ce que le populo ait ses coudées franches.

Pour lors, une fois la mistoufle et toutes les horreurs sociales foutues au rancard, y aurait pas à craindre l'esclaffement de la dynamite.



LA FONDERIE CAIL

Jadis, c'était un bain où les bons bougres peinaient suivant leurs forces; y avait que les niguedouilles qui s'éreintaient. L'été on se la coulait joyeuse et l'hiver, quand les bons bougres avaient frio aux abattis, ils se roussaient aux réchauds, semés ça et là dans la boîte.

Tout cela n'a pas empêché Cail, le grand exploitateur, de faire son beurre et de se tirer avec ses coffres pleins d'or, sans compter les millions qu'à chaque fin d'année, il distribuait à tous ses ronds de cuir, gardes-chiourmes et mouchards.

Ça a bougrement changé, nom de dieu, depuis que Proud est directeur et marchandeur.

L'an dernier, au mois de décembre, le travail prenait; le maudit singe s'est avisé de faire turbiner les peinauds 10 heures pour 9. Un jour qu'il avait reçu un coup de lune il fit coller un placard où il disait: « les ouvriers qui voudront travailler feront dix heures, et il leur en sera retenu une pour payer les frais de chauffage et d'éclairage. »

Il aurait fallu être bouché à l'émeri pour accepter de telles conditions! Le jour où le singe colla ça sur sa porte, il aurait mieux valu pour lui qu'il pète dans son caleçon. Il ne croyait pas avoir affaire à des bougres à poil.

Cette année, aussitôt qu'il fait froid et que le travail ne prend pas trop, il fout les copains sur le pavé par dizaines; il passe autant d'ouvriers dans cette sale boutique que dans toutes les fonderies ensemble.

Les gardes-chiourmes ne sont guère plus bidards; s'il en trouvait à sa manière, il en changerait bien aussi souvent que de chemises.

Actuellement, il en a un qui a l'air de faire sa balle; le Pion est un nantais qui, là-bas dans le patelin, était tellement dégoûtant qu'il était presque continuellement à l'index.

Un troisième personnage de la fonderie, qui est aussi dégueulasse que les autres, c'est le gratte-papier, qui fait le policier et le pointeau. Ce trou du cul est chargé de pointer les bons bougres qui vont aux chiottes, et ça pour éviter qu'ils n'y grillent une cibiche, vu qu'il est défendu de fumer dans le turbin.

Nom de dieu, y a plus d'un bon bougre qui jubilerait s'il pouvait empoigner ce préposé aux chiottes par le cul de son grim pant et le plaquer dans la lunette!

PAUVRES GOSSÉS!

L'exploitation est partout, mille dieux! Elle est au théâtre de la Renaissance, ou Sarah Bernard épate son monde, tout comme ailleurs.

Trois gosses ont été embauchés pour faire les chasseurs, à raison de 40 balles par mois; leur journée commence à 9 heures du matin et finit à deux heures de la nuit.

Quarante balles par mois pour une journée pareille, c'est pas épais! Aussi leur avait-on promis qu'ils se feraient un peu de gratte. Va te faire lanlaire! On leur défend de palper les pourboires.

De fait, cette habitude de donner des pourboires est un fourbi dégueulasse, — mais ce qui l'est encore davantage, c'est que les exploitateurs spéculent dessus et s'abritent derrière les pourboires pour faire trimer les prolos sans les payer.

Non seulement ces pauvres chasseurs ne touchent pas lourd, mais encore ils sont rabroués dans les grands prix.

L'autre soir, l'un d'eux s'en va vers les dix heures demander à l'administration la permission d'aller bouffer. Le type, qui avait les tripes farcies, répondit au petit gas : « Vous mangerez quand je vous le dirai ! » Turellement, le jean-foutre ne dit rien et le gosse dina à deux heures du matin, en rentrant chez lui.

Un autre soir, l'un étant malade, demandait à plaquer à 6 heures ; « Qué que ça peut me foutre, que vous soyez malade ! Vous quitterez à deux heures du matin, quand votre service sera fait, sinon vous foutrez le camp. »

Y a pas, cré tonnerre, dans les théâtres comme dans les autres bagnes, la vie n'a rien de rose pour les prolos.

ANUS EN FER BLANC

— Une sacrée sale boîte, c'est celle du 11, passage Hubert, où on travaille le fer-blanc. Quand, après six jours de boulot à onze ou douze heures par jour, on touche 15 ou 20 fr., — on peut s'estimer bidard.

Cette tourne, que le syndicat des ferblantiers a dû foutre à l'index, a pour patron un auvergnin nommé Lanusse, — ce qui, dans le jargon savantasse, veut dire « trou du cul », et ce qui appelle d'énergiques coups de botte. Ne le faites pas trop languir, camaros.

CIRAGE FRANÇAIS

Les pauvres diables qui turbinent à **Saint-Ouen**, au bagne « le Cirage Français » ne sont vraiment pas à la noce.

Ils y a là une collection de sacrées charognes de contre-coups, brutaux avec les ouvriers et lèche-culs avec le patron.

Quand à ce dernier, comme disent les amateurs de vélo, il détient un record, — le record de la crapulerie.

Il combine toujours quelque emmerdement nouveau à l'adresse des malheureux qui sont sous sa coupe.

Dernièrement une pauvre bougresse, voulant gagner quelques sous en plus des quarante de son salaire journalier, avait imaginé un truc pour débiter un peu plus d'ouvrage. Mais le contre-coup la pige et va la moucher au patron, qui lui colle un turbin encore plus mauvais. Voyant qu'elle ne palpitait pas même de quoi manger, elle va trouver le directeur et lui demande à reprendre son ancienne besogne. Le salaud se fout à ricaner : « Il faut vraiment que vous ayez besoin pour venir pleurer comme ça. Allez-vous-en ! » Et là voilà saquée.

Trois ou quatre autres femmes viennent d'être renvoyées pour des bricoles de rien du tout.

Mais, tout ça finira mal pour ces cochons. C'est bien ce que craint le directeur. Toutes les fois qu'il y a un peu d'effervescence dans le populo, il fait garder sa maison par la rousse. Il se voit déjà rotant son dernier soupir au fond d'une cuve de cirage. Et je crois bien qu'il n'y coupera pas.

AUX FORGES ET ATELIERS

Un ébéniste des « Forges et Ateliers de Saint-Denis », qui avait engueulé son contre-coup, fut attendu, le soir dans la rue, par ce chamcau de gaffe escorté de deux de ses confrères.

Ils se jettent sur le copain. Mais ça n'a pas fait un pli. En un rien de temps, il y en a deux qui s'affalent, salement mouchés ; et le troisième, voyant que ça tournait mal, se tire au grand galop. Mais le camaro, qui a les guibolles aussi solides que ses biceps, le rattrape

et lui fout à la volée une distribution de cent mille taloches.

Ça se passait il y a trois semaines, et mon garde-chiourme numéro 3 est encore au pucier. Espérons qu'il y crèvera sans se faire trop prier.

HORREURS MILITAIRES

Un bon bougre qui a tâté du Dahomey m'envoie la babillarde suivante, jaspinant ce qu'il a vu. Outre le dégoût que donneront aux camaros les filouteries et toute la kyrielle de charogneries des gradés, m'est avis que la tartine leur laissera une autre impression.

A savoir que les patriotoqués se montent le bourrichon, ou cherchent à le monter le populo pour excuser leur gaspillage de millions qui entretiennent le militarisme, quand ils braillent orgueilleusement que leur armée est toute prête pour la guerre.

Pauvres tourtes, si vous ne voulez pas recevoir une brûlée, kif-kif celle de 1870, je vous conseille de laisser Guillaume le Teigneux en paix.

Ceci dit, je passe le crachoir au fiston :

C'est le 20 décembre 92 que notre colonne se mit en route, quittant Cotonou. Il faisait un soleil de plomb et on avait un tintouin du diable à recharger les mulets : en effet, les bâts qu'on leur avait collés sur le dos n'avaient jamais servi et se cassaient à tous moments... ce qui prouve que le matériel est de qualité discutable.

Jusqu'à Alladah nous avons souffert de la soif, mais la marche a été moins pénible, car nous marchions en section attelée.

Après avoir passé Abbomey nous avons nos pièces avec nous, mais nous avons laissé nos munitions en arrière. Si les Dahoméens avaient voulu se régaler, ils pouvaient nous foutre une tripotée magistrale. On voit combien les hommes sont en sûreté avec des types du calibre de nos galonnards. Y avait qu'un seul capiston qui ne fut pas mufle, — mais pour faire compensation, les autres étaient de rudes rosses.

Le ravitaillement des postes était si mal organisé, qu'arrivés à Alladah il nous fallut rétrograder sur Tori, car les vivres manquaient complètement.

Pendant près de deux mois nous avons touché pour la journée du biscuit, du riz et de l'endaubage ; le pain et le vin nous passaient sous le nez, et allaient emplir la panse des galonnards.

Arrivés à Gohio, nous touchions un peu de pain et de vin ; mais, pour ce qui est de bidoche fraîche, à part une huitaine de fois, pendant sept mois il a fallu se fouiller.

Des journaux ont raconté que nous avions des lits portatifs ; mensonges ! Nous avons toujours couché par terre, et même à Goho, le poste le plus important du Dahomey, il nous eut fallu pioncer sur la dure, si nous n'avions eu la jugeotte de nous monter des lits de camp, avec notre couverture pour matelas.

—o—

Y avait un tel gâchis qu'il n'y avait même pas de médicaments ; à Goho, à part du sulfate de quinine, barca !

Ainsi, un pauvre bougre de canonnier, nommé Guyot, qui avait eu la bêtise de rengager, avait une dyssenterie de cheval. Il passe à la visite à Goho, le major lui donne quelques potions : « Je vous donnerais bien du lait, mais j'en ai pas ! » qu'il ajoute. En cinq mois le pauvre truffard a touché 20 litres de lait ! Aussi il a laissé sa carcasse au Dahomey.

Un envoi autour duquel on a fait un tapage infernal, c'est celui des « Dames de France ». Ce qui est déjà épatant, c'est que cet envoi extraordinaire parvint à Cotonou. Les caisses furent mises sur le quai, mais n'y firent pas de petits, bien au contraire ! Tous les jours quelques unes s'éclipsaient... et les officiers pompaient comme des trous ; ils eurent même soin de coller plusieurs caisses au blocos, — histoire de se faire une petite réserve.

Pour arriver jusqu'à Goho, les convois passaient par neuf postes. Comme de juste les caisses des « Dames de France » furent ouvertes à la flan, si bien qu'à leur arrivée à Goho, c'était rudement chouette qu'une caisse contint encore six ou sept bouteilles en place de douze.

Une fois là, les officemars et les sous-offs du bataillon d'Afrique grattèrent si bien qu'il ne resta plus rien pour les troubades. Seule l'artillerie de marine toucha à peu près ce qui lui revenait grâce au capiston B.

Outre des bons vins, y avait dans l'envoi du quinquina. On l'avait planqué à l'infirmerie ou les galonnards allaient soir et matin le licher à pleines tasses, tandis que les pauvres trouffions qui en auraient eu bougrement plus de besoin que ces goinfres se tapaient sur le bidon.

Ah, la gratte, la gratte ! Elle s'est pratiquée sur une grande largeur.

Dans beaucoup de compagnies, les capitaines retenaient les dix sous d'indemnité de Bénin pour l'ordinaire, — les hommes n'ont pourtant jamais rien touché de plus que les vivres de l'administration. Ou est passé cette galette ? Demandez aux galonnards !

A Alladah, plusieurs hommes du bataillon avaient commencé le creusement d'un puits. Ils y ont turbiné plus d'un mois... Leur capiston a-t-il touché la braise ? Quant à eux, ils n'en ont pas vu un pélo.

Et tout ce qui a été pillé au Dahomey ! Faut voir ça ! Or, argent, soieries, bricoles de valeur, — les galonnards en ont plein leurs caisses.

—o—

Quant aux vacheries, c'est superflu de dire que les gradés ne s'en privent pas.

Voici un échantillon : Un capitaine qui, à ce moment là commandait le poste Kaédi, le seul qu'il y ait à droite du fleuve Sénégal, avait une sacrée rancune contre un artiflot de marine, nommé Pommier. Il s'arrangea pour le faire monter à Kaédi, afin de l'avoir sous sa coupe.

Dès que Pommier s'amène, le capiston appelle un sous-off : « Foutez-moi cet homme en prison, je ne veux plus le voir ! Il n'en sortira que pour reprendre le bateau. »

Et crédieu, quand dans ce poste, on a tiré huit jours de boîte sans tomber malade il faut être solide, car les moustiques ne vous laissent pas un moment de répit de la nuit.

Le lendemain, pour une babiole de rien, on donnait un compagnon à Pommier.

Au bout de trois jours, ils demandent à passer la visite. Le capiston les reluque et leur lâche dans le nez : « En voilà un qui cadence, l'autre se cramponne, mais ça ne fait rien, il verdit tout de même ! »

Pommier tira 27 jours, et lui qui, depuis deux ans de Sénégal n'avait pas eu une indisposition, ne tenait plus debout à sa sortie de la boîte. Quant à l'autre, il faillit y claquer.

Autre chose : on prétend que les silos sont abolis. Quel affreuse menterie ! A quoi donc servent ceux qui sont à Gorée et où un pauvre artiflot, Carré, a passé sept mois consécutifs ?

C'est un trou où l'on descend 21 marches ; l'eau dégouline des murs et le jour n'y arrive pas, — ce qu'on y récolte de plus clair ce sont des douleurs !

A ce maudit trafic, les troubades gagnent l'horreur du militarisme. Si ce n'étaient les difficultés, tout le monde déserterait.

A preuve ce qui s'est passé à Tori où une compagnie était occupée à démolir et à remonter des cases. Cinq gas étaient en prison pour une foutaise qui ne valait même pas de la consigne.

Pour faire le peloton on leur avait bourré l'as de carreau, si bien qu'il pesait au moins 25 kilos. En outre, naturellement, ils étaient brutalisés par le lieutenant.

Ils finirent par avoir plein le dos d'une pareille chierie et quatre d'entre eux résolurent de désertir. Un soir, ils prirent leurs 120 cartouches, plus celles de leurs camarades de lit et ils se débinèrent, emportant leurs flingots et leurs baïonnettes.

Arrivés à Petit-Popo, c'est-à-dire chez les Allemands, ils renvoyèrent armes et munitions... et maintenant les veinards sont libres!

UN ANARCHISTE EN HERBE.



C'était jeudi dernier, à peu près vers midi, dans mon petit champ de la Roche-aux-Pruniers. Je faisais une pose, mes bœufs déliés broutaient une brassée de foin et bibi mastiquait au galop une collation devant laquelle les salopauds de l'escadre russe auraient bougrement fait la grimace.

Des voisins, Marquemaou, Lagassat, le père Doguin et aussi Cadichot, avaient apporté leur bissac et me tenaient compagnie. Et comme, malgré le soleil de la Saint-Martin, il ne faisait pas chaud de reste, c'est devant un grand feu que nous taillions notre bavette.

Tout en bouloquant, à bâtons rompus, nous jabotâmes de diverses choses : du temps exceptionnel qui favorisait les semences, de l'excellence du piccolo de 93, du prix dérisoire du froment, malgré les tarifs mélinitaires, et de la guerre des Espagnols avec les Marocains.

Nous en étions là, à parler de l'Espagne, quand Bombitoun, le riche fieu du meunier des Treize-Vents, s'amène dans notre groupe et sans crier gare nous guenle : Savez-vous la nouvelle ?

— Qué nouvelle, foutre ? que je lui réplique.

Alors, tirant de sa poche, un canard du jour, le gas se fout à nous lire le récit de l'explosion de Barcelonne, l'écrabouillage de 22 richards au théâtre du Liceo, et la tronille insensée qui tient aux fesses les grosses légumes d'Espagne.

Ce fut Lagassat qui interrompit le premier, et pour m'engueuler, nom de dieu, — surtout pour engueuler les anarchos.

— Ah ça, capet de dious, qu'il me fout, toi qui es un brave homme, du moins que j'ai connu pour tel, toute ma vie, que je te crois pas capable de faire le moindre bobo à un loup de six mois, tu vas pas pourtant dire que c'est bien, toutes ces horreurs, toutes ces canailleries ?

Et moi de riposter : A te parler franc, vieux, j'ai pas à désapprouver ou à approuver cet acte révolutionnaire. Mais, si tu veux, j'aspions peu, et bien : voyons comment les affaires se sont passées.

Primo, c'est les gas de Xérés qui veulent dans cette cité proclamer la commune anarchote, et essaient un coup de trafalgar pour s'en rendre maîtres.

Vaincus, quatre des plus chouettes sont

étranglés ; les autres vont pourrir dans d'infectes prisons, et on leur adjoint le riche bougre Salvochea, qui lui, n'est pour rien dans l'affaire, car il était déjà entoilé quand fut tenté le coup de main.

Dans cette répression sauvage, deux types se sont signalés comme des monstres numéro un : le grand mec Canovas del Castillo, alors ministre de l'intérieur, et le traîneur de sabre Martínez Campos, le commandant de la place de Barcelonne.

En voulant bombifier le premier, un camarade à la hauteur, Ruiz, s'est tué lui-même, et tous les rédacteurs d'un caneton d'attaque *la Anarquía*, sont depuis au ballon.

Quand au second, c'est pour l'avoir manqué que le pauvre copain Pallas a eu la caboche trouée dans les fossés de Monjuich.

Et c'est pour venger Pallas, — Pallas qui avait prédictionné que la vengeance serait terrible, que des copains inconnus ont dynamité le théâtre du Liceo.

— Tout ça, père Barbassou, ça n'empêche pas qu'il y ait eu des victimes innocentes, qui n'en pouvaient mais de la conduite de Canovas ou de Campos.

— Peut-être bien que oui, comme ça peut-être non... mais laissons ça, pour examiner un autre point de vue : la guerre, c'est la guerre ! Crois-tu que pour nous conquérir le peu de bien-être que nous avons, nos pères les Jacques n'aient pas fait cent fois pire en 93 ? On ne connaissait pas la dynamite à l'époque, mais vietdaze, le coq rouge, la corde, y suppléaient de bonne manière.

En outre de ça, pécaïré, si nous examinions les faits et gestes des richards, cré pétard, ça cuberait bougrement plus, en fait d'atrocités.

Ah ! bien, c'est eux qui ne se sont jamais cassé la tête pour trier les innocents. Ils ont toujours foutu en pratique le précepte d'un raticchon assassin, qui, y a belle lurette, à Béziers, excitait les massacreurs en leur disant : « Tuez, tuez toujours ! Dieu reconnaîtra les siens. »

Et, sans remonter plus haut qu'à cent ans, faut-il dégoiser les massacres du Champ-de-Mars, les tueries de prairial, la rue Transnoain, juin 48, les déportations de Badinguet à Lambessa et à Cayenne, et l'horrible, l'épouvantable Semaine Rouge de 1871 ?

Et la Ricamarie, Aubin, Fourmies, Rio-Tinto, Mons, etc., etc... Et les décapitations des anarchos allemands Reinsdorf, Lieske, Stelmaker et Kammerer, les pendaisons de Chicago, la garrotte de Xérés et les gas de la Main Noire, la guillotnade de Ravachol, la fusillade de Pallas.

Et les prisons françaises, espagnoles, anglaises, américaines, — toutes les prisons, mille dieux ! farcies d'anarchos.

Vrai, foutre de foutre, le parallèle n'est pas à notre désavantage.

Puisque je jacte de parallèle, faisons en un vingt dieux, entre deux explosions côté à côté ; ça débouchera les mirettes des plus gourdiflots.

Quelques jours avant l'explosion de Barcelonne, il y en a eu une, bien plus faramineuse à Santander.

A l'époque de la grande trouille en France, on a braillé dans tous les journaux que la gouvernance allait prendre mille et mille précautions pour que la dynamite ne se balade pas trop librement. Mais, faut croire que ces précautions ne regardent pas les richards, car eux peuvent trimballer cette marchandise sans aucune autre forme de procès.

A telle enseigne que le cochon de navire qui a sauté à Santander en avait une cargaison de 1,700 kilos, panachée avec je ne sais combien de pétrole.

Et le tout en fraude, nom de dieu ! sans

plus de cassement de tête que si c'eût été de la confiture de Cambonne. Une fois à Santander, le pétrole a pris feu, la dynamite s'est esclaffée, plus de 800 personnes sont en marmelade, et les trois quarts de la ville sont en feu.

Pourtant, les quotidiens font plus de fouan pour les aristos de Barcelonne que pour les victimes de Santander, quoique la cupidité bourgeoise ait bien plus tué de monde que la vengeance anarchote.

— D'autant plus, dit Matafuego, qui venait d'arriver dans notre groupe, que les anarchos espagnols ne se lancent dans la violence qu'après avoir usé de tous les fourbis pacifiques et légaux. Ils l'étaient même en diable, pacifiques et légaux ! Il y a dix ans, ils allaient jusqu'à désavouer la *Mano Negra*... La gouvernance a dissous leurs associations, empêché leurs réunions, brisé leurs journaux, — que peuvent-ils foutre, si ce n'est d'avoir recours à la force ?

— Et nous, mon cher Matafuego, faut pas nous laisser ahurir par ces premières représailles... Toutes les révolutions ont raté parce qu'elles n'étaient pas impitoyables. Désavouer la dynamite, ce serait précisément recommencer la gnolerie de ceux qui désavouaient la Main Noire, et nous condamner à une défaite certaine.

— Aussi, vieux père, je la désavoue d'une telle façon, que je pars pour l'Espagne ; le grand chambard m'a l'air de s'y mijoter sérieusement, — et c'est pour te faire mes adieux que je suis ici. »

Après avoir embrassé le copain, qui doit bientôt m'envoyer des nouvelles, je repris mon turbin : labourant et jetant dans les sillons le grain qui fait le pain.

Le père Barbassou.

ARISTO MOUCHÉ

L'autre soir, une grosse légume, Georgeritch, ministre de Serbie, en patachonnade à Paris, s'empiffrait dans une gargotte de la haute, avenue de l'Opéra, quand un gas s'amène devant lui, et sans un mot, lui fout un coup de tranchet dans le ventre.

Puis, sans faire d'épates, le gas se tire et s'en va se constituer prisonnier, — tandis qu'il aurait très bien pu jouer de la fille de l'air, puisqu'il n'avait pas été paumé sur le tas.

Pendant deux jours, le zigue n'a pas ouvert le bec ; il s'est enfin décidé à donner quelques explications :

« J'étais sans travail depuis un sacré bout de temps, qu'il a dit. Je ne mangeais plus ! J'ai pensé à me suicider. Mais j'ai réfléchi que ce serait bête. Alors j'ai voulu me venger et j'ai pensé à tuer un bourgeois.

« Je ne connais nullement ma victime, je voulais seulement me venger de la société qui me laisse mourir de faim. Aussi ai-je choisi dans un endroit chic, l'homme qui m'a paru le plus cosu.

« N'est-il pas monstrueux, qu'il ajoute, que ceux qui produisent tout manquent de tout ? Combien y a de pauvres diables, qui ne demandent qu'à travailler, mais à qui l'ouvrage fait partout défaut, tandis que les bourgeois jouissent de la vie par le simple procédé de l'escroquerie.

« Je me suis vengé, je respire mieux. Ma vengeance d'ailleurs a été noble, j'ai frappé le bourgeois avec un outil de travail, parce que l'outil est l'arme de défense légitime de l'ouvrier.

« Depuis trois jours je cherchais ma tête.

Je voulais me venger de la société et tuer un bourgeois avant de mourir, et après avoir fait un bon dîner encore !

« La veille j'étais allé chez Marguery, mais je n'avais pas rencontré ce que je voulais, il y avait plus de femmes que d'hommes en bas. Je suis monté au premier, où il y avait du monde. Après m'être fait servir à dîner et le moment d'agir venu, il n'y avait plus personne autour de moi, tous les consommateurs étaient partis. Alors j'ai dit au garçon que je n'avais pas le sou pour payer, qu'il pouvait me faire enlever si bon lui semblait. J'attendais. Ils m'ont laissé partir sans me faire arrêter. Le lendemain, c'était à recommencer, c'est alors que je suis allé au bouillon de l'avenue de l'Opéra, un bouillon bourgeois. »

Là, le riche fieu a croulé gentiment; il a reluqué autour de lui et s'il a choisi le ministre serbe plutôt qu'un autre pansu, c'est qu'en frappant un homme décoré il était sûr de ne pas se foutre le doigt dans l'œil.

Voici, d'ailleurs, une babillarde que Léauthier écrivait à Sébastien Faure avant d'être entoilé et où il explique sa situation :

Paris, le 12 novembre 1893.

Cher compagnon,

Le camarade qui t'écrit est le même que tu as vu samedi soir, de son vrai nom Léon Léauthier. Nous n'avons pas eu le temps de causer et je n'ai pu, par conséquent, te dire ce que je voulais. Mais aujourd'hui dimanche, je vais, par quelques phrases brèves, te révéler ma situation et te dire mes pensées.

Comme je te l'ai dit, j'ai quitté Marseille pendant le mois de février, et après avoir passé deux mois chez ma grand'mère, dans un petit patelin des Hautes-Alpes, je suis arrivé ici à Paris le 20 avril. J'ai trouvé de l'ouvrage presque de suite dans mon métier de cordonnier; mais à partir du 24 septembre, jour auquel j'ai quitté mon patron, ne voulant pas subir les caprices et les excentricités d'un tel oiseau, la société actuelle m'a obligé de vivre dans la mistoufle.

J'ai trouvé encore quelques paires de savates à faire, ce qui m'a permis de vivoter à peine, en m'endettant. Mais depuis quelques jours, n'ayant plus rien à faire, plus le sou, je suis menacé d'être foutu dehors par mon proprio.

Tu comprendras après ça, combien ma situation est critique. Donc je me trouve réduit à mourir de faim ou me suicider.

Eh bien, non ! je ne choisirai ni l'un ni l'autre ; le premier, parce que les vivres ne manquent pas, puisque les magasins regorgent de marchandises ; et le second, je refuse de me suicider pour éviter la honte d'être un lâche et un inconscient. Je laisse aux autres, qui sont dans mon cas, de se détruire naïvement et bêtement. En effet, on ne saurait être plus idiot, et plus pochété de se tuer plutôt que de s'en prendre à ceux qui en sont la cause : « Plaignons-les, mais ne les accusons pas ! »

Quant à moi qui suis, depuis l'âge de seize ans, anarchiste, ou plutôt qui ai, depuis cet âge, compris les bienfaits de l'anarchie, le moment a sonné pour moi de montrer qu'un révolutionnaire ne doit être envers ses bourreaux ni un lâche ni un poltron, et c'est pourquoi j'ai pris la ferme résolution de me venger.

Je me vengerai comme je pourrai, n'ayant pas les moyens de faire un grand coup, comme le sublime compagnon Ravachol.

Mon arme choisie sera mon outil de travail; mais qu'importe ? Ce sera encore une délicatesse que j'apporterai en crevant un bourgeois avec l'arme qui m'aura servi à produire ce que celui-ci consomme à mes dépens.

Oh ! je voudrais bien pouvoir choisir entre les autres, un magistrat, par exemple un « Q de vilain repaire » ; mais je le répète : à mon grand regret, je n'ai rien sous la main qui puisse me le permettre ; et de plus je ne

connais ni leur personne ni leur domicile ; mais je ne frapperai pas un innocent en frappant le premier bourgeois venu.

Je ne m'étends pas plus longtemps, car le temps m'est précieux et il est probable que quand tu recevras ma lettre, je serai entoilé ; néanmoins, je compterai sur toi pour venir me défendre contre les enjuponés, et il nous sera permis à tous deux de passer un joyeux moment en développant à l'audience les raisons qui me font agir.

Je termine en ayant l'espoir de compter sur la solidarité des compagnons et je m'écrie avec Blanqui : « Ni Dieu, ni Maître ! » J'ajoute : Vive l'anarchie !

Hourrah !

LÉON LÉAUTHIER.



MINCE DE TROUILLE

Les gros matadors espagnols serrent bougrement les fesses, nom de dieu !

Ils ont d'autant plus le taf que toute la rousse a eu beau se foutre en campagne, elle a fait chou-blanc, grande largeur.

Le soir de l'explosion, deux anarchos furent entoilés : un italien, Zoldani, et un autre natif de la frontière, Aragon. Les pestailles croyaient avoir pris la pie au nid, va te faire foutre, il a fallu en rabattre.

Pour ce qui est d'Aragon, y a plus rien contre lui ; quant à Zoldani, y a rien non plus, mais pour ne pas paraître avoir fait un fiasco complet, on l'accuse.

Turellement, y a eu des tripotées de bons bougres foutus au ballon ; les entoilages qui depuis de mois sont à l'ordre du jour d'un bout de l'Espagne à l'autre, ont repris de plus belle.

A Barcelone y en a plus d'une centaine de gas à la redresse foutus au clou, sans qu'il y ait rien contre eux, — ils ont été coffrés tout simplement parce qu'on sait qu'ils sont anarchos ou qu'on les soupçonne de l'être.

L'état de siège a été proclamé à Barcelone, et le monstre Martinez Campos fait brailler par tous ses larbins qu'il ne lâchera pas jusqu'à ce qu'il ait extirpé de la Catalogne toutes idées de révolte et d'anarchisme.

Mille marmites, si crapulard que soit le bandit, m'est avis qu'il perdit son temps et sa peine : d'autres que lui ont eu le même dada et n'ont pas réussi.

Ce qu'il y a de plus rigouillard, c'est les chiches de précautions que prennent les gros marlous pour empêcher les fistons à la redresse de s'entrer dans leurs turnes.

Les plus traqueurs sont les boursicottiers : ils se sont distribués des cartes entre eux pour qu'aucun étranger ne puisse se faufiler dans leur baraque.

Ce qui les rend encore plus trouillards, c'est la certitude qu'ils ont, que la rousse n'a pas paumé les gas qui ont fait le coup du Liceo, — ils craignent une deuxième édition sur leur peau.

—o—

A Perpignan, les roussins français ont foutu le grappin sur un anarcho italien, Rinaldi, venant d'Espagne.

Comme il arrive chaque fois que les richards ont la tremblotte, ils voient des coupables partout. Rinaldi a beau leur prouver qu'il n'était pas à Barcelone le jour de la dynamitade, ils n'en veulent rien croire.



Sacré pleurnicheux de la haute qui braillez tant, quand les zigues d'attaque écrabouillent quelques uns des vôtres, que serait en droit de dire le populo ?

C'est pas par douzaines, c'est par centaines, que vos victimes se comptent !

Tenez, dans le mois d'octobre, rien qu'à Paris, savez-vous bien qu'on a arrêté douze cent trente-neuf vagabonds.

C'est-à-dire douze cent trente-neuf pauvres bougres à qui, sacrés crapulards, vous avez tiré le pain de la bouche.

Si ces malheureux vagabondent, font ballon et reflent la comète, c'est parce que vous avez accaparé plus de turnes que vous n'en pouvez habiter et que vous laissez moisir dans les magasins des montagnes de boustifaille.

Mais, si outre les vagabonds on pouvait faire le calcul de tous les malheureux que la mistoufle tue et que la dèche suicide, ça ferait un beau tas.

Rien que cette semaine, dans les pissotières des quotidiens j'ai pointé une vingtaine de morts de misère.

Y a des vieux qui ont tourné de l'œil sur le trottoir ; y a des gas dans la force de l'âge qui se sont foutus à la Seine ; y a des familles de deux et trois personnes qui se sont suicidées.

Et combien d'autres qui claquent dans leur coin, sans que jamais personne en sache rien, car, mille dieux, y a pas besoin de le dire : si les quotidiens racontent toutes ces horreurs, ce n'est pas par plaisir ; ils en cachent le plus qu'ils peuvent.

Cré pétard, ce n'est pas par la mort que se dénouent toutes les misères dont souffre le populo.

Ainsi, l'autre jour, une jeunesse de 16 ans, que sa famille trop décharde ne pouvait nourrir, rencontre une copine d'atelier qui l'emboîte et l'emmène à Meaux, lui promettant une chouette place... C'était dans un claque ! La fillette a fait tant de pétard que la gotton de la boîte lui a ouvert la lourde, et c'est à pince que la jeune bougresse s'est ramenée à Paris.

Ici, que foutre ? Elle n'a fait ni une ni deux et est allé se foutre dans les griffes d'un quart d'œil.

Pauvre fillette ! Elle a changé son cheval borgne pour un aveugle ; elle est sortie d'un claque pour entrer à Saint Lago.

Une autre gosseline, arrêtée rue Saint-Denis, battait son quart. La môme n'avait pas quatorze ans ! A la turne son paternel était malade, ne pouvant pas bouger du pieu. Pas un radis. pas une miette de charbon, pas une lichette de pain !

« Ma pauvrette, que dit le pauvre bougre à sa gosse, je n'ai plus rien à te donner, il faut que tu ailles sur les boulevards. Tu trouveras peut-être un homme qui te donnera un peu de galette pour prix de ta complaisance... »

La petiotte descend ! Mais il faisait un froid du diable et les passants ne se laissaient pas aguicher. Au lieu du miché attendu, elle a trouvé les roussins des mœurs qui l'ont entoilée sans que ça fasse un pli.

—o—

Et foutre, qu'avaient donc fait tous ces pauvres bougres pour souffrir de la misère ?

Y a pas à tortiller, ils étaient en plein innocents et subissaient les fatalités sociales.

Et ces deux gosselines qui un jour ou

l'autre dégringoleront au ruisseau, ne sont-elles pas aussi bougrement innocentes ?

Foutre si !

Tous, toutes, sont bougrement plus innocents que ne l'étaient les richards érabouillés à Barcelone.

Que les jean-foutre de la haute versent sur leurs carcasses des larmes de crocodile, c'est leur affaire.

Pour ce qui est de bibi, je ne verrai à m'humecter les paupières sur ces pauvres aristos que le jour où y aura plus de pauvres bougres à plaindre.



FRICOTTEUR SOCIALO

Marseille. — Y a beau temps que j'ai seriné pour la première fois, qu'en arrivant au pouvoir les socialos devenaient vivement aussi pourris que les bourgeois.

A Marseille, ces jours-ci, y en a eu un triste exemple : les vieux barbons, n'ont peut-être pas oublié Tressaud ; il eut du nerf, y a quèque chose comme dix ans, c'était un bon petit anarcho tout feu, tout flammes.

Il était du procès de Lyon, et il fit un tel fouan devant le comptoir de l'Injustice, que les pandores le sortirent de la turne et le renquillèrent dans la prison.

Depuis, le type a ruminé : il s'est dit qu'à être anarchiste y avait que des avaros à récolter. Pour lors, en douceur, il a mis du vin dans son eau. Il a tellement fait des platitudes qu'il est aujourd'hui conseiller cipal à Marseille.

Une fois à la Volière, il s'est mis à fricotter comme tous les autres conseillers cipaux : les pots-de-vin et les tripotages étant de saison, il n'a pas craché dessus.

Un fourbi sur lequel les conseillers cipaux font facilement de la gratte, c'est les bons de pain. Les birbes du conseil s'en distribuent des tapées à certains jours et ils ne rendent de comptes à personne ; ils en donnent à qui ils veulent !

Dam, ce qui arrive, les camaros le reluquent d'ici : le cipal se dit que le premier pauvre à secourir, c'est lui, — et il bazarde les bons de pain à son profit !

C'est ce qu'a fait Tressaud : le pauvre type a dégringolé jusque-là ! Après avoir prêché l'expropriation des richards, il en est venu à pratiquer l'expropriation des purotins.

Voilà où l'on en arrive, mille dieux !

Tressaud a été paumé la main dans le sac et il a passé en condamnation.

Il s'en est tiré à bon compte ; les juges ne sont pas féroces pour des barbotages de ce calibre, ils lui ont collé trois mois de clou.

COPAINS ENTOILÉS

Besançon. — La rousse du patelin était bougrement à la noce l'autre soir : elle a réussi à foutre le grappin sur deux riches petits fleurs Magnin et un italgo Fasola, qui collaient des flambeaux « A bas le tzar ! »

Ils sont encore au clou et les juges se demandent à quelle sauce ils vont les assaisonner.

Qu'ils s'y prennent comme ils voudront : ils ne feront qu'augmenter la haine de deux petits gas pour la garce de société actuelle.

LIBERTÉ D'ASSASSINAT

Saint-Juéry. — La grève des aiguiseurs va toujours son train là-bas.

Les bonnes bougresses foutent les pieds dans le plat chouettelement : l'autre jour une demi-douzaine d'entre elles rencontrent une lâcheuse et lui font un tel charivari qu'elle n'a pas osé rentrer au bagne.

Turellement, les riches copines sont pas-

sées en jugerie pour atteinte à la liberté du travail et ont écoppé de deux jours.

Un salaud qui ne passera pas en condamnation, c'est le jardinier de l'exploiteur Espinasse qui a essayé d'assassiner un gréviste qui avait commis le crime abominable de huer ce larbin.

COURANT D'AIR

Grenoble. — Mardi, le compagnon Cadot descendait de prendre son repas de midi quand, à la porte de son allée, il trouve un grand flicard en faction, qui l'invite à aller parler au condé. Il y va. « — Vous avez une contrainte de deux jours, qu'on lui glapit ; ou plutôt vous avez le choix entre ces deux jours de bloc et le paiement de dix francs.

Le copain, ne voulant pas entretenir cette engeance, préféra faire ses deux jours.

« — Alors, au ballon immédiatement.

— Attendez, attendez, nom de dieu. Je travaille aujourd'hui à poser des croisées à une cambuse habitée par des pauvres bougres qui ont deux jumelles au berceau. Par ce froid-là, on a beau aveugler la fenêtre avec des couvertures (s'il y en a encore), sale coup pour les gosselines.

— Je m'en fous ! Allons, sous clé. »

Ah ! s'il s'était agi de bourgeois...

... Aujourd'hui les deux bébés, qui ont passé la nuit avec des courants d'air à travers la margoulette, toussent comme des écluses, et il n'est pas dit que leur bobo ne finira pas par le grand couic ! »

A propos d'histoires policières, — et Grafion ?

Le célèbre chef de la Sûreté, à **Grenoble**, a été foutu dedans comme le *Peinard* l'a raconté. Mais, depuis, on n'a plus entendu parler de rien ; les juges ont la gueule bouchée et les canards le bec cousu. On va faire le silence sur cette affaire : — probable que Grafion, qui a des tuyaux faramineux sur la crapulerie des matadors grenoblois, a menacé de manger le morceau si on le tarabuste.

BRAS CROISÉS

Restons à **Grenoble**. Ça n'a pas d'inconvénient, vu que les bouffe-galette Dejeante et Faberot viennent de foutre le camp.

Ils ont donné une réunion, dans laquelle ils ont qualifié de criminelle l'action individuelle. Rien de drôle à ça ; ils veulent jouer leur rôle de chefs. Or, un chef considère que la plus galbeuse des qualités, c'est l'obéissance. Penser d'après leurs ordres, ne jamais avoir une idoche à soi et rester les mains dans les poches à attendre que la Sociale tombe toute rôtie du plafond de la Chambre des députés, — ça, ça leur va, ça ne dérange pas leur petit train-train de rats qui ont trouvé un bon fromage à habiter et à boulotter.

Turellement, par ce temps de grèves, ils ont dû jaspiner quelque chose à ce sujet. Ils n'ont pas raté le coche pour recommander à l'occasion la grève des bras croisés.

Celle-là n'est pas pour effrayer la bourgeoisie. Les bras croisés représentent pour elle une petite perte d'argent ; mais elle se rattrape ensuite. Les poings brandis, c'est une autre affaire, les pics dressés, les torches flamboyantes, les châteaux saccagés, la révolte sous toutes ses formes, individuelle et collective, l'instinct destructeur démuselé et lâché à travers une société où tout est à détruire, la libre initiative du populo sans chefs, — voilà ce qui la faisait loucher un peu plus, cette bonne bourgeoisie.

Mais une fois qu'un type a pénétré dans le Palais-Bourbon, il n'y a plus méche qu'il comprenne ces choses pourtant si simples.

SOUS LE PRESSEUR

Marseille. — Pour les huiles, Wermink est le plus gros fabricant de la Canebière. Quand je dis « fabricant », c'est manière de parler : — kif-kif tous les singes, il ne fabrique rien, excepté de la misère pour le pauvre monde. Ses ouvriers turbinent du matin au soir et crèvent de faim ; lui, qui n'en fout pas un coup, sa fortune et sa bedaine font bouler de neige. En revanche, chez ses exploités, les idées de révolte font tache d'huile.

L'animal a douze huileries et une verrerie, et il possède en outre une carrière de pierre tendre à Calissane. Partout il exploite les prolos d'une sacrée façon ; partout il justifie son nom vermineux. Mais ne parlons aujourd'hui que du régime de ses fabriques d'huile.

Pour 3 francs, 3 fr. 50, les ouvriers y abattent douze heures d'un travail éreintant : on croirait voir non des hommes, mais des mannequins actionnés par la vapeur, — pas une minute de relâche. A ce truc-là, ils ont vite chauffé une maladie.

Sur ce salaire, il faut encore que chacun d'eux achète une chopotte de vinasse de dix pétards au contre-coup, — sinon, ouste ! du balai ! les prétextes ne manquent pas. Et quelle vinasse, mes enfants ! Si on la fout dans les goguenots, ça va encore ; mais si on se la passe par le trou du cou, mince de coliques !

Bien entendu, mon salaud de Wermink pose pour le philanthrope, ce qui est le grand chic des exploités. Joindre l'hypocrisie à la canaillerie, il s'y entend ; et faut voir la gueule enfaincée qu'il a quand, le ruban rouge à la boutonnière, il préside des œuvres de charité. Nom de dieu, quand il a chapardé cent balles, il n'hésite pas à distribuer 5 centimes.

Faudra un jour le foutre sous un pressoir pour lui faire rendre gorge d'une façon plus sérieuse.

A L'OCTROI

Mézières. — Qui dit octroyen dit voleur. Ce dicton est rudement vrai dans ce patelin. Il y a là une bande de raceroche-tout qui ne valent pas grand-chose et leurs chefs valent encore moins qu'eux. Ah, oui, ce sont de jolies fripouilles que les receveurs de l'Abattoir et de la porte d'Asches !

Favoriser les gros marchands, empocher du pognon par tous les moyens et pincer le populo, — voilà leur programme et ils s'entendent rudement bien à l'exécuter. Mais le populo n'a pas à la bonne leurs mics-macs, et, sang-dieu, le jour où il pincera ces flibustiers il les pincera dur.

LES YOUTRES DU CRÉDO FRANÇAIS

Chalon-sur-Saône. — Les youpins en question sont de sales fripouilles. L'un, le Bernheim, à sa boîte à Chalon, l'autre, Lévy, perche à Dijon.

Ces deux sales paquets d'ordures vendent à crédo aux pauvres bougres de prolos qui s'esquintent le tempérament pour pouvoir casquer au bout de la semaine la somme promise.

Comme filouterie, c'est tout ce qu'il y a de hurf : les deux chameaux achètent un tas de saloperies d'étoffes ou de draps, qui ont pourri dans les magasins ; ils ont ça presque pour la peau et le revendent des prix fous.

Le bon fieu qui m'écrit leur a acheté du drap qui, à l'estimation d'un camaro qui s'y connaît, valait bien dix balles tout le paquet... et il a payé 60 francs !

Celui de Dijon fait le même truc. Mais, probablement parce que le patelin est usé, il est venu s'enquiller à Chalon pour aider Bernheim à foutre à sec la profonde des turbineurs.

Ils ont avec eux un sale coco, Bonnin, qui se dit directeur et associé. Ce jean-foutre fait des mistouffes à tout le monde, — même aux clients !

Ainsi l'autre jour, il a agonisé de sottises une pauvre femme d'une cinquantaine d'années, la traitant de tout.

Il ferait mieux, avant de chercher à passer le mouchoir aux autres de se moucher lui-même, car il est bougrement morveux. Si le mufle n'avait pas sa femme, il ne serait pas si guilleret.

Les bons bougres qui l'écoutaient agoniser la vieille avaient des envies de foutre leur grain de sel dans la querelle et de servir un abonnement de coups de ribouis dans le foiron du type, — ils s'en sont tenus à l'envie !

Ils ne perdront sûrement rien pour attendre, nom de dieu ! Le populo les a tellement dans le nez qu'il ne les ménagera pas.

Y a pas de distinguo à faire entre exploités, qu'ils soient Français ou Alboches, youtres ou jésuites, c'est même raçaille.



Des gas qui pour ne pas être tout à fait anarchos, n'en ont pas moins du sang dans les veines, c'est ceux qui sous le titre de l'Œuvre, ont emmanché un théâtre où ils représentent des pièces démouchetées.

Les représentations ont lieu tous les mois aux Bouffes-du-Nord.

La semaine dernière ils donnaient une pièce d'un vieux bougre de norvégien, Ibsen, intitulée : *Un Ennemi du Peuple*, une pièce anarchote en plein, à un cheveu près.

Les quotidiens ont braillé que cette pièce est aristocratique, prouvant ainsi qu'ils n'ont pas deux liards de jugeotte dans leur sale peau. Par exemple, aucun d'eux, absolument aucun ! n'a voulu voir que la pièce est d'un bout à l'autre un éreintement des journaliers.

Voici de quoi il retourne : le docteur Stockmann perche dans un patelin qui fait ses choux gras avec un établissement de bains. Etant médecin de la boîte, il a découvert que les eaux en question sont comme qui dirait un bouillon de onze heures.

Pour y remédier, les proprios devraient dépenser quelques billets de mille.

Ouais ! Y a rien de fait. Toutes les grosses légumes se foutent en branle pour boucher la gueule au docteur ; c'est son frangin, qui est préfet qui mène la danse.

Les journaliers du quotidien le *Peuple* avaient promis leur concours au médecin, mais ils se laissent acheter comme le premier Charles Laurent venu. La patte graissée par le préfet, ils fulminent contre sa découverte.

Ce qui arrive, les camaros le voient d'ici : chauffé à blanc par les Charles Laurent, le populo se monte contre le médecin.

Celui-ci, se voyant lâché par ses amis, maudit par tous, se fout à ruminer et comprend vaguement que la mécanique gouvernementale est plus malsaine que l'infection des eaux de la boîte à bains.

Dans une réunion il veut expliquer ses idioches, mais le populo embobiné par les chieurs d'encre et les grosses légumes, ne veut rien savoir, et la réunion se boucle par un ordre du jour où on proclame le docteur *Ennemi du Peuple*, à l'unanimité moins une voix..., qui est celle d'un soulaud.

C'est à la réunion, dans un pallas où il traite le populo de tourte et d'idiot, que le médecin se lâche de quelques raisonnements contestables : il dit que le populo au lieu d'être gouverné par le suffrage universel et la majorité, ferait mieux de suivre les conseils des savants, des poètes, des penseurs.

C'est ce cheveu qui a permis aux chiens d'encre de trouver la pièce aristocratique.

Là, m'est avis que le docteur Stockmann (où plutôt Ibsen qui fait dégoiser ses propres idées à son personnage) s'est blousé : c'est pas une raison de traiter le populo d'idiot, parce qu'il n'a pas nos idées... qu'on traite de crapesles ceux qui l'embobinent, fort bien !

Ainsi, à la réunion, le médecin aurait dû s'en prendre aux journaliers et à son jean-foutre de frangin, le préfet. C'est grâce à eux que le populo se fâche : s'ils avaient eu de la loyauté et qu'ils eussent exposé les idées du docteur en même temps que celles des proprios des bains, nul doute : le populo aurait vu clair.

Au dernier acte, les Charles Laurent du *Peuple*, croyant que le médecin n'a eu d'autre but que de faire baisser les actions du lavel, afin de les racheter à bon compte, viennent le relancer et lui offrent leur torchon, moyennant une part dans la filouterie.

Foutu en rage, le gas veut les assommer à coups de canne : dans sa colère, il empogne un parapluie, et ça suffit pour les fiche en fuite... Le coup du pépin est une riche image qui montre tout ce qu'il y a de pleurerie et d'infection dans la peau d'un chieur d'encre :

la vue d'un riflard fout ces courageux en dérouté !

Malgré la haine générale, le docteur se décide à rester dans le patelin pour ouvrir les quinquets au populo, — le ciboulot de Stockmann dégrasse de plus en plus, et de plus en plus, il vire à l'Anarchie.

—o—

Avant la pièce, un riche fiev, Laurent Taillade, s'est fendu d'un pallas sur Ibsen et sa pièce.

Le laïus n'eut guère été utile, s'il n'avait été une belle occase dont a profité Taillade : il a tanné dur le cuir aux journaliers, a protesté contre les mascarades franco-russiennes et au nez de bourgeois et de bouffe-galette a proclamé la nécessité de la Révolution anarchiste.

Par exemple, dans le flanche du gas, y avait le même cheveu que dans la pièce..., ça m'a défrisé, d'autant plus que le cheveu est devenu câble : Taillade a dit que « débarrassé de toute la pourriture actuelle, le populo marcherait dans la voix du progrès, baisant les pieds des génies... »

Les pieds, — pas plus que ceux du pape que ceux des grands hommes, c'est pas fait pour être sucés.

D'ailleurs, m'est avis que les génies ne sont pas si utiles que ça ; à bien voir un populo pourrait s'en passer plus facilement que de vildangeurs, de forgerons ou de bouffes.

Avant l'agréable, l'utile, nom de dieu !

Donc ne cassons d'encensoirs sur le nez de personne.

A part ça, cré pétard, le laïus de Taillade a été bath : il a ramassé les journaliers de chouette façon.

Bien mordu, le gas ! Change pas de main.

—o—

Eh foutre, je m'aperçois que sur le flambeau théâtral, j'en ai dégoisé bougrement long. Passons à autre chose :

En Suisse, à Genève (administrance, 17, rue du Cendrier) paraît depuis un mois, tous les quinze jours, un chouette caneton, l'*Avenir*. La politique est foutue au rancard, on n'y traite que les questions sociales.

Et de deux ! A Dijon, vient de paraître, la *Mistouffe*, brochure hebdomadaire à un sou le numéro. Les copains ont de la moelle : bonne chance.

Administration, 25, rue Vannerie, Côte-d'Or.

—o—

L'Almanach de la *Question Sociale*, par Argyriades, vient de paraître, 5, boulevard Saint-Michel, (prix 1 fr. 50.)

C'est un gros bouquin de 200 pages farci d'histoires et de dessins. Y a des tartines galbeuses, mais y a trop de mic-macs des socialos à la manque.

Trop aussi de portraits de députés ou de tybes voulant le devenir.

Mais foutre, faut pas que je débine trop : les mauvaises langues diraient qu'ayant aussi accouché d'un almanach, c'est la question de boutique qui me fait causer.

COMMUNICATIONS

— Groupe la *Jeunesse antipatriote du XX^e*, réunion samedi 18 novembre 1893, à 8 h. 1/2, salle Normand, 92, boulevard Ménilmontant.

Tous les jeunes gens voulant discuter sur la patrie sont invités.

Amiens. — Dimanche 19, à 5 h. du soir, salle Lévêque, grande Soirée familiale avec Tombola, au profit de la famille Dumont et de Gustave Mathieu, actuellement détenus à la prison d'Amiens.

Avignon. — Le groupe les *Libertaires*, fait appel à tous les révolutionnaires, sans distinction d'opinion et d'école, voulant par une vigilance constante combattre nos oppresseurs, par tous les moyens à notre disposition. Nous espérons que tous les miséreux répondront à notre appel pour la cause qui nous est si chère.

Réunion samedi et dimanche, Bar du Printemps, place de l'Horloge.

Charleville. — Réunion des Sans-Patrie le 19 courant, chez Banda, de 6 à 11 heures du soir.

Lille. — Samedi et dimanche, réunion au Chalet, 160, boulevard Victor-Hugo.

Villefranche. — Les lecteurs du *Père Peinard*, sont prévenus que le journal sera porté à domicile, à partir de cette semaine, s'adresser chez Desgranges, rue des Payottes.

Réunion du groupe d'études sociales, tous les samedis soir, à 8 heures, rue Déchavanne, 31.

Saint-Ouen. — Le samedi 18 novembre, réunion du groupe de Ouen, à 8 heures, café du Chalet, 4, avenue des Batignolles, tous les copains de la banlieue sont invités.

PETITE POSTE

B. Lyon. — B. Agen. — C. Chalons. — (2 fois.) — B. Lapalisse. — M. Ste Florine. — B. Cahuzac. — Z. Nice. — Cercle Renaissance. — C. Houssaye. — B. Nantes. — G. Marseille. — J. Lons le Saulnier. — P. Commeny. — D. Cognac. — C. Argenteuil. — Lep. Reims. — C. Béziers. — S. Cherbourg. — M. Beaune. — H. Aix en Othe. — R. Roanne. — H. Alais. — D. Alger. — T. Mézière. — M. Beauvais. — R. Romans. — L. Havre. — P. Saint-Etienne. — B. Lyon. — R. Petit Travers. — S. Nîmes. — N. Toulouse. — V. Lille. — D. Carmaux. — A. Cette. — L. Nantes. — A. Angers. — O. la Couture. — G. l'Arbresle. — L. Reims. — G. Rive de Giers. — R. Bordeaux. — L. Montceaux. — R. Révin. — C. St-Guéry. — R. Besançon, reçu galotte merci.

— Les copains de Charleville remercient ceux de Londres.

— Pour pousser à la roue de la Sociale : P. 0 75.

— Pour la compagne Pallas : B. Chartres. — 1 fr. — Collecte faite par les sans-Patrie, café Bandu, Charleville, 1 fr.

— Pour Fortuné. — Un futur vengeur, 1 fr.

— Le compagnon Forest est à l'île de Ré ; d'ici un mois, il sera embarqué et ne pourra plus jamais recevoir un centime Les copains qui voudraient lui faire parvenir quelques sous sont avertis de ne pas lambiner.

— Le petit Jean, de Roubaix, ayant resté à Roanne, est invité à ne pas écrire les lettres passant au cabinet noir. P. R.

— Démure, 8, rue de la Loire, Roanne, demande l'adresse de François.

VIENT DE PARAITRE

L'ALMANACH

DU

Père Peinard

parci de galbeuses histoires

et de prédictions épataroustantes pour 1894.

An révolutionnaire 102.

TEXTE. — Ruminades sur le calendrier : ce qu'il est, ce qu'il doit être. — Prédictionnements généraux. — Numérotage des abattis de l'année, avec la concordance du calendrier révolutionnaire et du calendrier crétin. — Réflexionnements sur les mois. — Eclipses et marées. — Pourquoi et comment le père Peinard s'est bombardé journalier. — Prédictionnements anarchotes de Nostradamus. — La grande canule militaire. — La Ravachole, chanson avec musique. — Histoire d'un gosse et d'un œuf rouge. — Ça viendra, poésie. — Le loup et l'agneau. — Les Bons Brigands fin-de-siècle. — Jabotage sur l'Anarchie entre Bibi et un Piston.

GRAVURES. — Couverture illustrée en couleurs. — Les saisons et les mois. — Le Père Peinard. — Capital et travail. — Les affaires, dessin de Willette. — La Patrie. — Ravachol. — Les garrottés de Xérès. — Portraits des anarchos de Chicago. — Les deux héritiers.

Prix de l'Almanach : 0,25 centimes

Pour le recevoir par la poste adresser : 0,30 cent. aux bureaux du *Père Peinard*, 4, bis, rue d'Orsel.

En vente chez tous les libraires et aux gares des chemins de fer.

L'Imprimeur-Gérant : DELALE.

Imprimerie spéciale du *Père Peinard*, 4 bis, rue d'Orsel, Paris.



Eh bien, Madame l'Histoire, c'est un sacré fourbi que l'équilibrage des victimes... Va, te casse pas la tête et écoute : de quelque côté que soient les victimes, c'est aux jean-foutre de la haute qu'en remonte la responsabilité!